

REVUE DE PRESSE
(Sélection)



Je danse parce que je me méfie des mots

KAORI ITO / Compagnie Himé

Création 2015

Avec : Kaori Ito (fille) et Hiroshi Ito (père)

« Plus proche d'une famille de danse-théâtre où l'on retrouve au coude à coude James Thierrée, Alain Platel, Aurélien Bory et Denis Podalydès, Kaori Ito (...) a imposé une page spectaculaire humaniste et émotionnelle, dédiée à son père et à leur relation. »

Rosita Boisseau – Le Monde

« Je danse parce que je me méfie des mots, est une œuvre bouleversante qui articule danse et conversation dans un dialogue entre la danseuse chorégraphe Kaori Ito et son père, à ses côtés pour l'occasion. (...) Seule la scène pouvait sacraliser une telle histoire d'amour, qui est aussi une histoire d'amour de l'art. Le lien unique unissant le père à la fille, il appartient dorénavant au public d'en conserver la mémoire. »

Alice Bourgeois - Mouvement

« Ces deux-là écrivent la plus délicate des histoires d'amour (...). Je danse parce que je me méfie des mots est une histoire de retrouvailles, c'est-à-dire aussi la possibilité d'un adieu. »

Alexandre Demidoff – Le Temps

« Entreprise d'exorcisme, exercice de maïeutique. Et surprise heureuse : ce qui était exposé sous forme de poncif dans le titre s'incarne avec intensité, à plusieurs reprises, sur le plateau. Je danse parce que je me méfie des mots est bien un drame de la communication dans lequel il s'agit d'apprendre à libérer les mots pour apprivoiser le silence. »

Ève Beauvallet - Libération

« La pièce de Kaori Ito est lente, d'une lenteur nécessaire, pudique, traversée des fulgurances de sa danse de chat écorché et de formes fugitives de Butô. Une belle pièce cathartique qui nous questionne et nous émeut. »

Jean Barak – La Provence

Je danse parce que je me méfie des mots

KAORI ITO – création 2015

Avec : Kaori Ito (fille) et Hiroshi Ito (père)

Texte, mise en scène et chorégraphie : Kaori Ito

Assistant à la chorégraphie : Gabriel Wong

Dramaturgie et Soutien à l'écriture : Julien Mages

Scénographie : Hiroshi Ito

Lumière : Arno Veyrat

Musique : Joan Cambon et Alexis Gfeller

Conception des masques et regard extérieur : Erhard Stiefel

Costumes : Duc Siegenthaler (école de haute couture de Genève)

Coaching acteur : Jean-Yves Ruf

Production et diffusion : Améla Alihodzic (Playtime) et Thierry Tordjman (T&T Productions)



Production : Association Himé

Coproduction et accueils en résidence : Le Théâtre Garonne scène européenne – Toulouse, Le Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines – Scène nationale, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, La Ménagerie de verre – Paris, l'ADC - Association pour la Danse Contemporaine – Genève / Suisse, Le Lieu Unique – scène nationale de Nantes, Le Klap Maison pour la danse – Marseille, L'Avant-Scène – Scène conventionnée de Cognac, Le Channel – scène nationale de Calais et La Filature – Scène nationale de Mulhouse.

Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France - Ministère de la Culture et de la Communication, La Ville de Genève, La Fondation Sasakawa, Arcadi Île-de-France, la SSA (bourse SSA pour la création chorégraphique), Pro Helvetia, La Loterie Romande et La Fondation Ernst Gohner.

L'Association Himé reçoit le soutien de la Fondation BNP Paribas pour l'ensemble de ses projets.

Kaori Ito et son père, pas à pas

La chorégraphe japonaise convie son aïeul sur scène pour un joli moment de danse et une spectaculaire réconciliation

DANSE

Elle ne lui avait pas parlé pendant treize ans. La voilà qui converse régulièrement avec lui depuis 2012. Pour sa nouvelle pièce *Je danse parce que je me méfie des mots*, la chorégraphe japonaise Kaori Ito a invité son père, Hiroshi, à grimper sur scène avec elle pour rattraper leur long silence et le temps qui file en osant un pas de deux.

Ils sont face à face. Lui, 67 ans, un swing de jeune homme et des humeurs de gamin accroché à une chaise; elle, 35 ans, en costume brodé vietnamien, lui balance en voix off le flot de questions intimes et banales qu'elle retient depuis trop longtemps. «*Pourquoi tu bois du café? Pourquoi tu fumes? Pourquoi quand tu travaillais comme gardien d'immeuble tu me cachais ton uniforme? Pourquoi tu n'aimes pas mes copains? Pourquoi tu écoutais de la musique grecque quand on était petits?*» «*Il a été obligé d'y répondre*, précise Kaori Ito. *C'était la condition sine qua non pour faire ce spectacle ensemble.*»

A l'affiche de la Ménagerie de verre, dans le 11^e arrondissement de Paris, *Je danse parce que je me méfie des mots* a clos, le 12 décembre, le festival Les Inaccoutumés. Depuis le 17 novembre, une dizaine de chorégraphes aussi diffé-

rents que Raimund Hoghe ou Gaëlle Bourges y ont présenté leurs travaux récents. Moins conceptuelle que la plupart des artistes programmés, plus proche d'une famille de danse-théâtre où l'on retrouve James Thierrée, Alain Platel, Aurélien Bory et Denis Podalydès, Kaori Ito, passée par la danse classique dès l'âge de 5 ans, a imposé une page spectaculaire, humaniste et émotionnelle, dédiée à son père et à leur relation.

Des liens élimés

D'abord metteur en scène – «*mais les acteurs ne comprenaient pas ce qu'il désirait d'eux*» –, Hiroshi Ito est devenu sculpteur. Un étrange objet de toile noire hérissé de pics et monté sur roulettes occupe d'ailleurs le plateau.

Kaori, elle, a quitté son pays en 2003 pour tourner avec la compagnie de Philippe Decouflé. Depuis, elle s'est installée en France. En 2011, l'année du tsunami, celle dont le prénom, choisi par son grand-père maternel – «*un moine devenu philosophe*» –, signifie «*femme*» mais aussi «*ça sent bon*», est retournée chez elle. «*Ma chambre était figée comme lorsque j'avais 20 ans et, dans le salon, il y avait des photos de moi partout comme dans un temple*, raconte-t-elle. *J'avais l'impression d'être une morte.*» Ce court-circuit déclenche un désir de consolider les liens éli-

més avec sa famille et son pays en auscultant son identité d'expatriée loin des codes japonais. «*On peut maintenant parler de tout avec mon père et de l'intime en particulier, on se touche alors qu'on ne se touche pas normalement au Japon*, précise-t-elle. *C'est très bizarre de le voir danser. Il est très sérieux et très fragile en même temps. En fait, comme je le dis dans la pièce, on se dit au revoir à travers ce spectacle, lentement et sûrement.*»

Joyeusement aussi. Hiroshi est un furieux danseur qui met la gomme et s'amuse de se voir si en forme, si drôle aussi. Main dans la main avec Kaori, il dessine une nouvelle géographie de l'intime entre un père et sa fille. Avec ce spectacle-confiance, la chorégraphe a été élue par Les Mécènes de la danse, première association de spectateurs qui choisissent des artistes et des projets auxquels contribuer par des dons déductibles fiscalement.

Son prochain solo, *Robot l'amour éternel*, sera donc en partie financé par cette collecte qui a déjà rapporté 6 000 euros, soit 85% de la somme finale désirée. Création en 2017. ■

ROSITA BOISSEAU

Je danse parce que je me méfie des mots, de Kaori Ito. En tournée à partir du 15 décembre. Dates et lieux sur Kaoriito.com

Ex-mascotte des chorégraphes stars de la danse contemporaine, la Japonaise Kaori Ito signe aujourd'hui un duo intime et délicat avec son père, le sculpteur Hiroshi Ito.

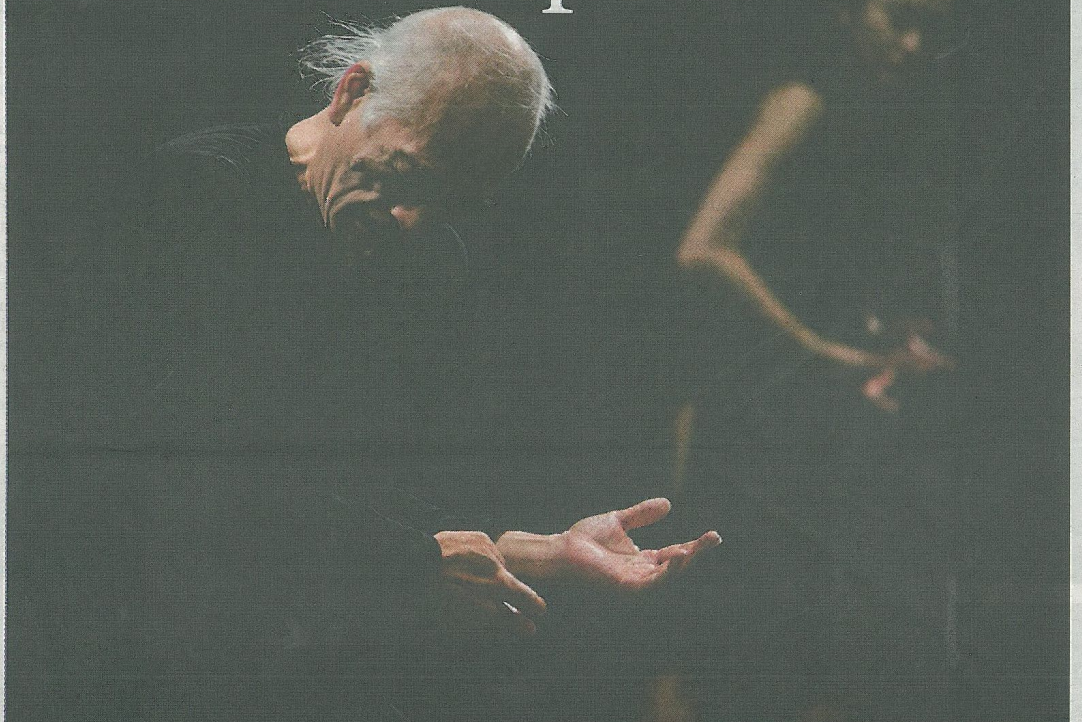
Kaori Ito est connue pour être la poupée la plus *kawaii* de la danse contemporaine, un bolide japonais modèle XXS, pâte à modeler que des pontes de la chorégraphie ont adoré malaxer : Philippe Decouflé, Angelin Preljocaj, Sidi Larbi Cherkaoui, Alain Platel, James Thierrée... Un aimant à «fans» aussi – ses projets sont désormais soutenus financièrement par l'association de spectateurs Les Mécènes de la Danse.

Ce statut de «poupée», ce destin de marionnette, on l'en a fait culpabiliser. Elle a choisi de le revendiquer, puis d'en faire, comme le judoka se nourrit de la force de son adversaire, un élément clé de sa réflexion artistique. Kaori Ito est aujourd'hui passée à la chorégraphie, cocréant le très remarqué *Plexus* avec Aurélien Bory en 2012, et trimbalant toujours avec elle son puissant capital sympathie. Ce qui ne nous a pas empêché d'entrer dans la salle de la Ménagerie de verre (où elle présentait son dernier spectacle dans le cadre du festival les Inaccoutumés) avec quelques réticences.

Métissage choisi. On avait nos raisons. Le sujet autobiographique, d'abord : la création réunit sur scène Hiroshi et Kaori Ito, le père sculpteur et la fille danseuse, respectivement âgés de 67 et 35 ans, pour solder les comptes et se dire au revoir. Casse-gueule. Le titre ensuite, qui évoque un roman d'Alexandre Jardin : *Je danse parce que je me méfie des mots*. Aie. On craignait la dérive mélo crémeuse et la prise d'otage affective. Jusqu'à ce que l'on découvre, à mesure que se déploie la pièce, des scènes à couper les langues. Comme celle-ci : le père et la fille, vêtus en monochromes noirs, sont immobilisés dans une posture de valse. Graves, ils nous scrutent silencieusement, patiemment, pétrifiés dans le temps ou peut-être le retenant. Que voit-on ? La communion ou la séparation ? La dissem-

PAS DE DEUX

L'adieu au père



Kaori et Hiroshi Ito dansent ensemble, reconstruisant dans l'art leurs liens indéfectibles. PHOTO GREGORY BATARDON

blance ou la similitude ? Sont-ils trop loin ? Trop proches ? Font-ils corps ou barrage ?

En 2003, Kaori Ito est partie du Japon pour deux raisons. Accomplir une carrière de danseuse aux Etats-Unis et en Europe (idéalement, devenir Sylvie Guillem) et prendre ses distances avec un mode de communication et une culture de la pudeur «qui font qu'au Japon, par exemple, dans une famille, on ne se touche pas», rappelle-t-elle. Pour réaliser le premier projet, elle explique aux spectateurs s'être fabriquée, depuis l'âge de 5 ans, «grâce» au ballet classique, un corps d'Européenne et non de Japonaise.

Un métissage choisi qui la mène progressivement dans les plus grandes compagnies internationales et lui permet de couper avec sa famille. Volontairement. «Je m'étais dit que je ne reviendrais voir mes parents qu'à la seule condition de pouvoir leur offrir un «cadeau». Et ce cadeau, c'était de revenir différente, revenir en ayant réussi, explique-t-

elle. Réussir, c'était la seule raison valable pour avoir osé partir.» Ça lui aura pris plus de dix ans.

«Lorsque je suis rentrée au Japon, en 2011, il y eut ceci d'étrange que mon père voulait tout le temps danser avec moi, ce qui est inimaginable au Japon, se souvient-elle. Il est venu voir ma pièce ASOBI et ne cessait d'imiter de façon clownesque tous les danseurs... Je me suis dit qu'il avait une carrure scénique et qu'un projet ensemble serait l'occasion de prononcer des mots importants qui n'avaient jamais existé entre nous.»

Avant que la création ne démarre, la clause du contrat entre père et fille a été qu'il réponde spontanément à une liste vertigineuse et bariolée de questions – *Qu'est-ce que tu veux dire avec tes sculptures ? Tu veux que je revienne au Japon, définitivement ? Pourquoi, à Noël, on mettait des dinosaures au lieu du sapin ? Combien de temps vas-tu encore vivre ?* Toutes déferlent sur le plateau et dans la précipitation de

la bouche de Kaori Ito. A la dernière, il répond : 5 ans. «Nous savions tous deux que nous allions nous séparer après ce projet.»

Contrastes rythmiques. Entreprise d'exorcisme, exercice de maïeutique. Et surprise heureuse : ce qui était exposé sous forme de poncif dans le titre s'incarne avec intensité, à plusieurs reprises, sur le plateau. *Je danse parce que je me méfie des mots* est bien un drame de la communication, dans lequel il s'agit d'apprendre à libérer les mots pour apprivoiser le silence.

Plutôt qu'un récit linéaire et didactique, Kaori Ito propose une expérience de langage et livre d'élégantes métaphores sur le besoin et les effets de la parole. Peu importe les quelques maladresses (un jeu un peu démonstratif, parfois), on retient surtout cette façon de jouer sur les contrastes rythmiques, entre silence et déferlante sonore, logorrhée enfantine déversée en listes folles et pudeur paternelle. Elle dit

qu'en tant que danseuse, parler sur scène de cette façon lui a coûté. C'était le prix à payer pour que naisse ce projet délicat, tentative de réconciliation familiale et culturelle qui passe aussi par la recherche d'une autre façon de se mouvoir : «Mon travail corporel va consister désormais à baisser mon «centre», qui est actuellement trop haut, pour retrouver un peu du Japon.» Quête identitaire qu'elle poursuivra au cinéma en 2016 dans le film *Naw Gi* du réalisateur franco-sénégalais Alain Gomis, centré sur son retour au pays. ◀

ÈVE BEAUVALLÉ

JE DANSE PARCE QUE JE ME MÉFIE DES MOTS, ch. Kaori Ito, les 19 et 20 janvier à l'Hexagone ; Meylan, les 22 et 23 janvier au Lieu unique, Nantes, les 29 et 30 à la Ferme du Buisson, Marne-la-Vallée. Tournée jusqu'en avril prochain (30 mars au 2 avril au CentQuatre, Paris)

Ce qu'il reste de nos vies

Kaori Ito

Je danse parce que je me méfie des mots, est une œuvre bouleversante qui articule danse et conversation dans un dialogue entre la danseuse chorégraphe Kaori Ito et son père, à ses côtés pour l'occasion.

Par Alice Bourgeois publié

Une jeune femme, de dos, en jupette et un vieil homme au crâne chauve, tout de noir vêtu, assis sur une chaise, se tiennent immobiles sur la scène. Au centre trône une sculpture, tour cabossée, couverte par une bâche d'un noir profond. Au micro, Kaori Ito se questionne elle-même avec des « Pourquoi ? », brossant l'autoportrait d'une émigrée déconcertée – « *Pourquoi les Parisiens ne laissent-ils jamais sortir les gens dans le métro ?* », d'une artiste mégalomane – « *Pourquoi est-ce que je ne peux pas sauver le monde ?* », torturée par la fuite du temps – « *Pourquoi est-ce que j'ai toujours peur de perdre quelque chose ?* », intransigeante – « *Pourquoi est-ce que je déteste les intellectuels ?* », soucieuse de son propre avenir – « *Pourquoi est-ce que je me sens pressée d'avoir un enfant ?* »

La suite, plus hardie encore, prolonge ce touchant préambule. Cachée sous le masque d'un enfant joufflu, Kaori Ito se lance dans une parodie des premiers âges de la vie : fœtus dans le ventre de la mère, elle se mue en enfant tâtonnant qui apprend à marcher, puis à danser ou à lutter. Dans sa famille d'artistes, les recommandations de son père, autoritaire et omniprésent, ponctuaient ses exercices, dit-elle ; sculpteur, il lui commandait, par sa danse, « d'habiter l'espace ». Ce même homme se met à frétiller sur un standard de jazz. On devine en lui l'auteur de la tour énigmatique. Imperturbablement, Kaori Ito raconte le départ du Japon à 18 ans, la joie des retrouvailles familiales. À chacune d'elles, son père la prie de danser avec lui, ce qu'ils exécutent à présent, sur scène ; elle le guidant, harmonieuse et souple, lui, déluré voire un peu ridicule. Une méditation, mains jointes, sur la mélodie cristalline de l'*Andante e cantabile* de la superbe sonate en fa mineur K 481 de Scarlatti, clôt cette tendre réunion.

Tabula rasa

On se dit qu'à la faveur de cette réunion intime, celle qu'on présente comme le petit Mozart de la danse et son Léopold peuvent revenir sur le chemin parcouru. Car il s'en est parcouru, du chemin, pour cette femme incandescente née en 1979 ! Après l'étude de la danse classique commencée à cinq ans, il y eut l'ascension précoce, à 18 ans, lorsque Ryouichi Enomoto la reconnut comme « la meilleure jeune danseuse du Japon », puis le départ pour de nouveaux horizons : intégration d'une école de danse dans l'État de New York, départ pour l'Europe, où un certain nombre de grands – Alain Platel, Sibi Larbi Cherkaoui, Philippe Decouflé, Angelin Preljocaj, Denis Podalydès –, s'entichent de cette jeune femme touche-à-tout et sensible. Son père, pour sa part, artiste expérimental, a accompli divers travaux pour son pays, dessiné les placards d'une rue de Tokyo et monté une installation dans une station de métro. Dernièrement, il a été invité pour une résidence d'un mois au Portugal, et une exposition a honoré son œuvre.

Une nouvelle salve d'interrogations adressées, cette fois, à son enfant, le questionne tendrement sur sa possessivité, sa carrière et leur maison qui va bientôt être détruite par une ligne de train. L'intéressé se tait et danse comme un enfant. Lorsqu'un enregistrement en japonais évoque le sens de la vie et la possibilité d'une vie prochaine, des râles de vieillard déchirent, en guise de réponse, l'atmosphère. Est-ce qu'il lui reste beaucoup de temps à vivre, demande sa fille ? La jeune femme reste alors seule, fixant le public d'un regard lointain, son père étant parti – elle a dit « au revoir, lentement et sûrement », avant les adieux définitifs.

Seule la scène pouvait sacraliser une telle histoire d'amour, qui est aussi une histoire d'amour de l'art. Le lien unique unissant le père à la fille, il appartient dorénavant au public d'en conserver la mémoire. Après ce curieux duo en miroir, à nous l'entière liberté d'interpréter la sculpture, dans la béance des immenses solitudes que le spectacle a généreusement taillée.

La fille de son père

Kaori Ito convie Hiroshi Ito pour un dialogue à deux voix.

Kaori Ito n'est pas la première à danser en famille : il n'est qu'à se souvenir de Mats Ek et Ana Laguna – mari et femme – ou Virgilio Sieni et son père Fosco. La Japonaise met ses pas dans les pas de ces duos complices. Hiroshi Ito, d'après ce qu'elle en dit sur scène, est un drôle d'animal écoutant de la musique grecque ou payant avec le porte-monnaie de son épouse. Le jeu des questions – parfois sans – réponses s'apparente à une séance de révélation. *"C'est important pour moi de te regarder. Après toutes ces années où je n'en avais pas le courage"*, résume la danseuse.

Alors, ils partagent le plateau-garage de la Ménagerie de Verre, osent une danse de salon et des facéties en tout genre. Les rôles parent-enfant s'inversent. Kaori Ito entame une danse au sol tel un bébé devenu trop grand qui finit sous l'armure imaginaire d'un samouraï. Elle jette à son géniteur des noms en pâture : Pina Bausch, Madonna, James Bond. Il prend la pause, amusé et détaché. Il y a du soliste traversé de toutes les influences en lui. Il a été scénographe, metteur en scène autrefois. A lu les auteurs français également. Hiroshi Ito, sculpteur, manipule une structure noire tout en pointes sous nos yeux. Un mystère provisoire. Que Kaori finira par déshabiller : c'est un monticule de chaises.

Je danse parce que je me méfie des mots est parfois inconfortable, désarticulé : comme si la rencontre n'était pas faite pour être jouée en public, fût-il d'un soir. Il faut alors tout le détachement de Hiroshi Ito, aussi malicieux qu'un gamin sorti du cinéma d'Ozu, pour désamorcer la tension naissante. Kaori Ito, *"cet insecte sensuel qui danse"*, s'offre au final une ronde libre rappelant au passage quelle incroyable interprète elle est. Du Ballet Preljocaj à Philippe Decouflé, de James Thierrée à Guy Cassiers, elle a absorbé sans jamais recopier des styles opposés. Traversé par la mort autant que par l'amitié, ce duo des Ito, père et fille, a l'élégance d'un conte japonais. **Philippe Noisette**

Père et fille, une sublime danse d'amour

SPECTACLE Interprète merveilleuse, la Japonaise Kaori Ito invite son père, le sculpteur Hiroshi Ito, à danser avec elle. A l'affiche jusqu'à dimanche à la Salle des Eaux-Vives à Genève, leur pas de deux ravit

ALEXANDRE DEMIDOFF

Ses cheveux de soie noire à elle. Son front de neige à lui. Sa délicatesse de belle endormie. Son mutisme de pêcheur baigné par l'aube. Elle vous tourne le dos, taille fillette, auréolée d'une jupe de fête. Il regarde ailleurs, rivé à sa chaise, comme figé dans son élan. A l'affiche de l'Association pour la danse contemporaine (adc) à Genève, ces deux-là écrivent la plus délicate des histoires d'amour, un roman longtemps suspendu, dans l'espoir d'un geste, d'un mot, d'un visa qui autoriserait l'oubli d'une frontière. Deux soupirants? Deux aimants magnifiques, plutôt. La danseuse japonaise Kaori Ito et son père Hiroshi Ito, 67 ans, plasticien renommé au Japon. Leur entrelacs s'intitule *Je danse parce que je me méfie des mots*.

Qui sont-ils? Elle danse depuis l'âge de 5 ans, classique d'abord au Japon, puis émancipée en France notamment où sa présence ravit, capable d'écartés inouis au service de James Thierrée ou de Philippe Decouflé. Lui taille dans la pierre des objets bizarroïdes, ce porte-monnaie ouvert par exemple où surgissent des pièces dorées. Sur la plage de leur attente, une chaîne de questions. C'est ainsi que le spectacle commence. Elle de dos, donc. Lui assis. On entend sa voix à elle

– enregistrée, en français. «Pourquoi as-tu des fausses dents? Pourquoi paies-tu toujours au restaurant avec le portefeuille de maman? Pourquoi est-ce qu'on ne se dit pas la vérité? Pourquoi est-ce qu'il y a de la violence en moi? Etc.»

Un masque aux origines

Chacun de ces pourquoi enfans est un galet jeté dans l'étang. Il n'épuise rien, il crée le ricochet, c'est-à-dire aussi une passerelle branlante sur les eaux où renoueraient une fille et son père, tous deux venus d'un rivage lointain. *Je danse parce que je me méfie des mots* est une histoire de retrouvailles, c'est-à-dire aussi la possibilité d'un adieu.

Kaori Ito vous regarde à présent. Sur son visage, elle a posé un masque traditionnel, celui d'une douleur vaguement hilare. Hiroshi Ito est toujours ce cerje qui brûle en silence. Mais que fait-elle, couchée sur le dos, jambes comme dans une capsule spatiale, ivres comme celles d'un nouveau-né, mains vagissantes? Elle revient aux origines, au hoquet de la première aube, à cette heure où rien ne vous appartient encore, où tout vous possède. Ce qui se formule sur scène, c'est une histoire du sujet Kaori Ito, sa généalogie artistique. Voyez comme elle s'arrache à l'ombilic des limbes. Son geste est alors celui d'un pan-



Père et fille s'accordent quelques pas, en cadence. Un couple fort, harmonieux et déchirant. (GREGORY BATAZON)

tin, d'une poupée du bunraku peut-être, cet art où le marionnettiste s'expose en noir à côté de sa créature. Dans l'énigmatique et beau *Plexus* – au Théâtre de Vidy en 2012, puis à Genève, à l'affiche de l'adc –, elle se jouait aussi d'une forêt de lianes synthétiques, virtuose comme une androïde.

Cette scène est un seuil. Un hommage aux origines. Hiroshi Ito vient de se lever, svelte comme

Fred Astaire. Il s'avance vers une étrange sculpture, deux mètres cinquante de haut peut-être, un ventre de baleine, allez savoir. Ou une grosse patte de dinosaure. Il se cache derrière son œuvre. Elle s'adresse au patriarcat invisible. Surprise, elle le fait danser à présent en solo. «Fais comme si tu étais Madonna. Et maintenant comme David Bowie». Et Pina Bausch, tu y arrives?» Surprise

encore, Hiroshi s'exécute en cabotin consommé, joueur comme il ne l'était pas quand Kaori vivait à la maison, quand il lui ordonnait de cabrer sa nuque pour qu'elle fasse comme les vraies danseuses classiques. Mais voici qu'ils s'accordent une danse, fox-trot comme au club jadis. Ce couple possède la force des cerisiers dans l'automne, entrainé et orgueilleux.

Kaori Ito réalise donc un rêve

d'enfant. Mettre en scène le commandeur de sa jeunesse. Au printemps 2011, peu après le désastre de Fukushima, elle revient à la maison. C'est un interlude, entre deux engagements. Devant elle, une citadelle de pudeur tremble. Son père a quelque chose de grave à lui annoncer. Elle redoute le pire. Il lui révèle qu'il a une autre famille, d'autres enfants, d'un premier mariage. Elle a 30 ans, elle n'en a jamais rien su. Mais elle est follement soulagée, il n'est atteint d'aucun mal incurable: «Papa, en Europe, tout le monde fait ça.» Dans les plis de *Je danse parce que je me méfie des mots*, un père et une fille harmonisent leurs énigmes. En japonais – sous-titré –, elle lui demande combien de temps il espère vivre encore. Il se donne cinq ans. Et encore: pourquoi danse-t-il avec elle? Parce qu'il appartient à son passé, qu'il est le fantôme de son enfance.

Alors il s'éclipse et elle reste seule face au ventre de la baleine. Tout en elle respire un «sauve qui peut la vie» déchirant. Admirez son baroud final: c'est une guerrière qui dit non avec la tête, non avec les pieds, non de tout son être, à l'inexorable. ■

Je danse parce que je me méfie des mots, Genève, Salle des Eaux-Vives, jusqu'au dim 29 novembre
lloc. www.adc-geneve.ch

Kaori Ito : « Je danse parce que je me méfie des mots »

Cela pourrait s'intituler *Le sculpteur et la danseuse*. Mais la rencontre dépasse l'artistique. Hiroshi Ito et Kaori Ito sont père et fille, à la scène comme à la ville, et ce d'autant plus que le sujet de *Je danse parce que je me méfie des mots* est leur relation dans la vie.

Kaori Ito a décidé d'écrire à son père, par la plume et sur le plateau: « Aujourd'hui en dansant avec toi sur scène, on se dit au revoir, lentement et sûrement. » Pour que, quand au revoir il y aura, ce soit en connaissance de l'autre.

"Je danse parce que je me méfie des mots"© Gregory Batardon

Grâce à ce duo dont la tournée s'annonce abondante, c'est d'abord une rencontre qui se construit, à partir d'un flot de questions. Mais le père ne répond pas toujours, même quand Kaori l'interroge sur ses habitudes et son rapport à lui-même ou à l'autre, dévoilant au passage quelques facettes de son quotidien japonais du temps de son enfance. Mais Ito énonce aussi des doutes d'un autre ordre, doutes auxquels chacun doit de toute façon trouver sa propre réponse : « Pourquoi les gens ne se disent pas la vérité? A quoi ça sert de vivre? »

Et même si nous autres ne sommes en rien japonais, force est de constater que nous nous posons les mêmes questions, et que nous connaissons les mêmes stéréotypes du père et de la jeunesse qui aimerait comprendre le monde des adultes. Le fait que le père est ici un homme de théâtre devenu artiste plasticien, friand de fête et de jazz, le rend sans doute un peu plus universel.

Retour aux sources

Le déferlement des questions signale une crise dont Ito (Kaori) s'extirpe par ce spectacle presque ritualisé. Pour prendre de la hauteur, elle commence par danser au sol. Sous un masque (œuvre du grand spécialiste Erhard Stiefel), elle rejoue sa naissance en incarnant le nouveau-né autant que la mère, dans une fusion magistrale.

"Je danse parce que je me méfie des mots"© Gregory Batardon

En quelques minutes, elle revit, dans des douleurs métaphysiques, l'apprentissage de la station debout et de la marche, jusqu'au premiers pas de ballet: « Mon corps a été formé comme celui d'une danseuse occidentale, le centre est plus haut que chez les Japonaises. Je me sens étrangère à mon pays et à mon corps. » Aussi cette pièce commence par un retour aux origines du corps et de la culture, avec des notes de nô et de butô, sur fond de musique de chambre. Pendant ce furioso entre ballet, butô, film de karaté, transe et animalité sauvage, le père reste assis sur sa chaise comme à la maternité, en attendant l'accouchement.

« C'est quoi pour toi, vivre ? »

Mais ce père, avec ses cheveux blancs et son corps si léger et aérien, va montrer tout le swing qui l'habite, toute son énergie d'artiste. « Es-tu fier de ta fille », demande-t-elle. Et le père est de nouveau mitraillé de questions. « Tu as des questions à moi? » propose-t-elle. « Pas du tout. » Le besoin de communiquer n'est pas le même selon le genre, que ce soit au Japon ou en Europe, sur une île ou sur le continent.

"Je danse parce que je me méfie des mots"© Gregory Batardon

« Pourquoi la danse? » avait demandé la revue *Danser* dans son n° 300 aux artistes chorégraphiques du monde entier. « Je danse parce que je me méfie des mots » est une belle réponse, mais pour cette pièce, l'inverse serait également valable. Il faut aussi se méfier de la danse! Que ce soit dans les solos de Kaori ou dans les duos improvisés, elle peut, sur le moment, déborder et s'égarer. Dans l'ensemble pourtant, elle demanderait qu'on lui fasse plus confiance, et moins aux mots dont il y a beaucoup dans cette pièce.

"Je danse parce que je me méfie des mots"© Gregory Batardon

Si ce duo nous touche, ce n'est pas par une dramaturgie concluante. Trop dans l'exposition, pas assez dans la transposition artistique, il nous charme grâce à sa véracité, son humanité et son universalité. Et c'est ce qui en reste, ce que nous en emportons dans nos propres vies : un recentrage sur l'essentiel.

Thomas Hahn

« Je danse parce que je me méfie des mots »

Jean Barak

Une création de Kaori Ito, en duo avec Hiroshi Ito, sculpteur japonais de renom, a été donnée en avant-première jeudi dernier au Klap de Kéléménis.

Sur la scène il y a un objet étrange, une sculpture, et une petite japonaise habillée en Zao Fleur, une ethnie du Nord Vietnam, près de la Chine. Elle déploie la litanie lancinante de l'enfant qui a découvert le pouvoir du « pourquoi ? », celui de laisser l'adulte sans réponse, et la pure jouissance de questionner à l'infini. Mais au bout, il n'y a qu'un « parce que » qui ne veut rien dire, ou on ne lui répond même plus. Alors, de guerre lasse, l'enfance passe, et on essaie autre chose. Sculpter, danser, inventer, pour poursuivre encore un sens qui toujours se dérobe.

Pourquoi ? « Pourquoi quand je dis que je suis japonaise on me demande si je fais des sushis? » « Pourquoi quand je suis bronzée on me demande si je suis Vietnamiennne ? » Pourquoi en France sur trois machines il y en a deux en panne ? » Pourquoi les Japonais construisent des centrales atomiques sur un sol qui bouge ? » « Pourquoi, pourquoi, pourquoi.... »

Comme toutes ces questions ne renvoient qu'à d'autres questions ou à des silences, Kaori danse, et danse encore. Elle a dansé pour les plus grands, mais elle n'a « plus besoin d'être une éponge », alors elle chorégraphie, et elle danse pour son propre compte et pour le public. Et puis il y a la vie et ses blessures, l'exil, l'être soi-même étrange étranger qui n'est plus jamais totalement ni d'ici ni d'ailleurs, et toutes ces questions sans réponses qui vous tourmentent sans cesse, en sourdine.

Kaori Ito est née dans une famille d'artistes, décomposée, recomposée, elle a perdu le fil de la filiation, son sens aussi, et toujours ces questions lancinantes.

Silence

Enfant, on n'a pas les réponses, adulte on ne questionne plus ses parents, on ressent comme un danger, un tabou, un impossible. Une question peut raviver les plaies jamais cicatrisées, mettre l'autre en danger, ramener à la surface une insupportable vérité.

Alors Kaori a eu une idée de génie : pour interroger son père artiste, elle passe par le truchement de la scène et de la danse, crée un objet d'art avec lui, un dialogue que l'adresse au public rend possible, entre le sculpteur et la danseuse chorégraphe. Pour se retrouver soi, se rencontrer, et le temps d'un spectacle, renouer le fil.

Pourquoi ? « Combien de temps te reste-t-il à vivre ? » « Combien de tes amis sont déjà morts ? » « Pourquoi ne revoies tu pas tes autres enfants ? » « Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?... »

Elle l'interroge, et le miracle, c'est qu'il répond. Certes pas ce qu'on a envie d'entendre, un pieux mensonge, mais sa vérité. Alors, le mystère est accompli. Les mots ont une limite, c'est la dernière phrase du spectacle. Au-delà des mots, il y a la danse, mais la danse aussi à une limite. Au-delà de la danse, il n'y a plus que les mots pour exprimer ce que la danse manque à dire. La pièce de Kaori Ito est lente, d'une lenteur nécessaire, pudique, traversée des fulgurances de sa danse de chat écorché et de formes fugitives de Butô. Une belle pièce cathartique qui nous questionne et nous émeut.



Production / diffusion
Améla Alihodzic / playtime
+33 (0)6 51 41 57 76 – amelaaliodzic.prod@gmail.com
Thierry Tordjman / T&T Productions
+41 79 820 49 08 - t.tordjman@gmail.com

www.kaoriito.com